

Du côté de l'Empyrée

Autor(en): **Limargue, P.C.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **32 (1964)**

Heft 7

PDF erstellt am: **01.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568724>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du côté de l'Empyrée

Nous avons reçu de la part de l'un de nos abonnés le petit «commentaire» assez amusant ci-après, qui se réfère à la controverse bruyante entre François Mauriac et Roger Peyrefitte au sujet de la mise à l'écran des «Amitiés Particulières» de ce dernier.

Notre reporter a fait, tout récemment, une incursion dans l'Empyrée, grâce à un satellite. Par un hasard providentiel, il a pu assister à un dialogue entre Socrate et Platon. Ces deux philosophes traitaient d'un sujet fort actuel qui secoue de rire le monde littéraire de Paris depuis le début de mai. Nous ne résistons pas à publier ce reportage inédit, reportage qui nous paraît mettre le sujet sur un plan différent...

— Mon cher Platon, il paraît que l'on tourne, en ce moment, à Lutèce, un film sur les «Amitiés particulières» ?

— Mais voyons Socrate, vous retardez ! On le sait depuis plusieurs semaines et le lancement s'est fait au Figaro littéraire et à la télévision !

— Foi de Socrate, je n'apprécie guère que la publicité se mêle de ces choses-là : elles sont si intimes... Que chacun fasse l'amour qui lui plaît, qu'il savoure en paix ses plaisirs et supporte courageusement ses peines. Le monde s'en trouvera meilleur.

— Je ne vous connaissais point si égoïste, mon cher Socrate. Il faut agir plus généreusement pour autrui lorsqu'un idéal est vilipendé. Les «Amitiés» défendent un idéal qui vient d'être attaqué par un censeur fort sévère. Et ce censeur est influent : il fait partie d'un corps de quarante archontes gardiens de l'intégrité de la langue et, à ce qu'on dit, il commande à des légions honorantes. Et vous souvenez-vous combien nous avons savouré les «Amitiés»...

— Oui, très bien. Mais dites-moi, Platon, que reproche l'auteur des «Amitiés» à ce géronte-censeur ?

— Prenez un siège, Socrate, vous serez mieux à votre aise. L'auteur démontre que le censeur sévère a été lui-même, et longtemps, un homophile.

— Mais alors je ne comprends pas le pourquoi de cette querelle.

— Parce que, je vous le répète, le censeur se fait le porte-voix de certains prêtres et de quelques conseils de la République. Ce censeur est vieux. Il a pu oublier l'amour réciproque qui le lia charnellement à plusieurs hommes éminents des belles-lettres. Jeune homme, il avait de grands charmes et il en jouait bien, paraît-il...

— Pardon de vous interrompre, Platon, mais je ne vois rien là qui puisse conduire à un esclandre.

— Mais, mon cher Socrate, vous ne savez donc pas que l'auteur essaie de démontrer non seulement la légèreté passée de son grave censeur (ce qui est une preuve de bon goût) mais encore la vénalité de ces amours-là (ce qui est de fort mauvais goût). L'auteur oblitère ainsi une réputation toute de dignité religieuse.

— Écoutez-moi, Platon, ne donnez pas dans la vanité des jeux littéraires. Pour moi, j'estime que le grand censeur dont vous parlez a tort de se sentir atteint dans son honneur. Il devrait tout au plus se souvenir

qu'un chrétien admirable, bien que trop étroit, admettait qu'en lui, il sentait vivre deux hommes...

— A mon tour de vous interrompre, Socrate; le censeur réunirait en lui la rigidité du moraliste et l'appétit d'une femme avide. Il vitupère chez autrui ce qu'il affectionne pour lui. Voilà ce qui lui est mis à charge.

— Ne savez-vous pas que l'on nuit à une cause en la défendant sans délicatesse ?

— L'auteur rudoie terriblement le censeur, c'est vrai, mais il veut remettre en place un homme qui aurait dû penser à soi-même plutôt que de critiquer les «Amitiés particulières».

— Le monde dont vous m'entretenez, Platon, me paraît encore esclave d'une barbarie dont notre vie n'avait pas le moindre pressentiment, celle des tabous dégradants. Vous m'aviez pourtant prétendu que l'amour des uns pour les autres serait érigé en religion depuis lors. Croyez-moi, Platon, il faudra revoir cela. Vous surtout qui avez enseigné à l'humanité que l'aristocratie de l'esprit, la seule vraie, réside dans la modération de la pensée...

Pressé par la flamme impitoyable de ses fusées porteuses, le satellite dut quitter l'Empyrée à ce moment-là. Notre reporter s'en excuse platement auprès de ses amis lecteurs. Nous ajouterons pour le consoler, ce reporter, que, selon l'habitude de Socrate, le dialogue a dû se poursuivre dans un univers nettement lumineux.

p.c.c. Limargue

Journal de vacances

par R. Gérard

Lundi soir.

Première journée de séparation entre Jean et moi. Quelle stupidité de devoir ainsi couper ces jolies vacances italiennes ! Nous sommes de ces rares amis sur qui les vacances n'ont pas le pouvoir de rompre l'harmonie d'une intimité quotidienne. Mais la sœur de Jean, qui est sa seule famille et vit en Amérique, vient d'arriver à Venise pour y passer une semaine et, le sachant en Italie, l'a invité à la rejoindre. Jean a le sens de la famille, de la tendresse pour sa sœur, — évidemment, il ne l'a pas vue depuis cinq ans ! —, alors il est parti pour Venise. Pas question de m'emmener, la sœur est, paraît-il, du genre puritain. Je suis le plus gentil et le plus présentable des amis, sans doute, mais j'ai été le premier à désirer ne pas m'exposer aux critiques et sous-entendus de ma chère belle-sœur. Je me connais, cela aurait mal fini ! Alors, Jean m'a quitté ce matin, — nous étions à Florence que j'adore, que nous adorons —, et moi j'ai pris une heure plus tard le train pour ce village perdu de la côte méditerranéenne où je vais attendre dans un demi-sommeil la fin de cette semaine. J'écris cela sur un ton de mauvaise humeur mais, au fond, je ne suis pas mécontent. Il est délicat d'expliquer pourquoi... c'est que Jean, — oh ! mon Jeannot, je ne te le reproche pas ! — a un tempéramment assez... exigeant. Et comme j'ai le même ! Quand ce n'est pas lui, c'est moi qui commence. Bref, le climat italien aidant, je suis tout à fait épuisé et j'accueille comme une bénédiction ces quelques